



PAR MARTIN VANIER

Professeur à l'École d'urbanisme de Paris

FOULES SOMMITALES

La file d'attente des candidats à l'ascension de l'Everest questionne : les courses les plus prestigieuses deviendraient-elles de simples produits de consommation courante ?

Une photo peut ruiner un mythe, une simple image peut faire tomber un monument. Celle de l'Anglo-Népalais Nirmal Purja a eu, semble-t-il, cet effet. Prise le 22 mai 2019 sur l'arête sommitale de l'Everest à quelques hectomètres du sommet, très largement diffusée par la presse internationale, elle montre une longue file serrée de centaines d'himalayistes qui attendent patiemment, par -40 °C, de pouvoir faire les derniers pas vers le toit du monde. Ce mois de mai-là, trois d'entre eux meurent à cause des conditions extrêmes de cette attente. Que peut-il se passer dans la tête d'un de ces himalayistes en train de réaliser le rêve de sa vie de montagnard dans un des lieux les plus exceptionnels et les plus dangereux de la planète et qui se trouve pris pour finir dans le plus banal et le plus fastidieux des encombrements ? Cette situation où il faut attendre son tour sur une voie, sur certains passages d'une course en montagne ou sur un simple sentier, nous l'avons tous rencontrée. Le plus souvent dans des situations ordinaires, parfois dans des endroits plus délicats. Constat

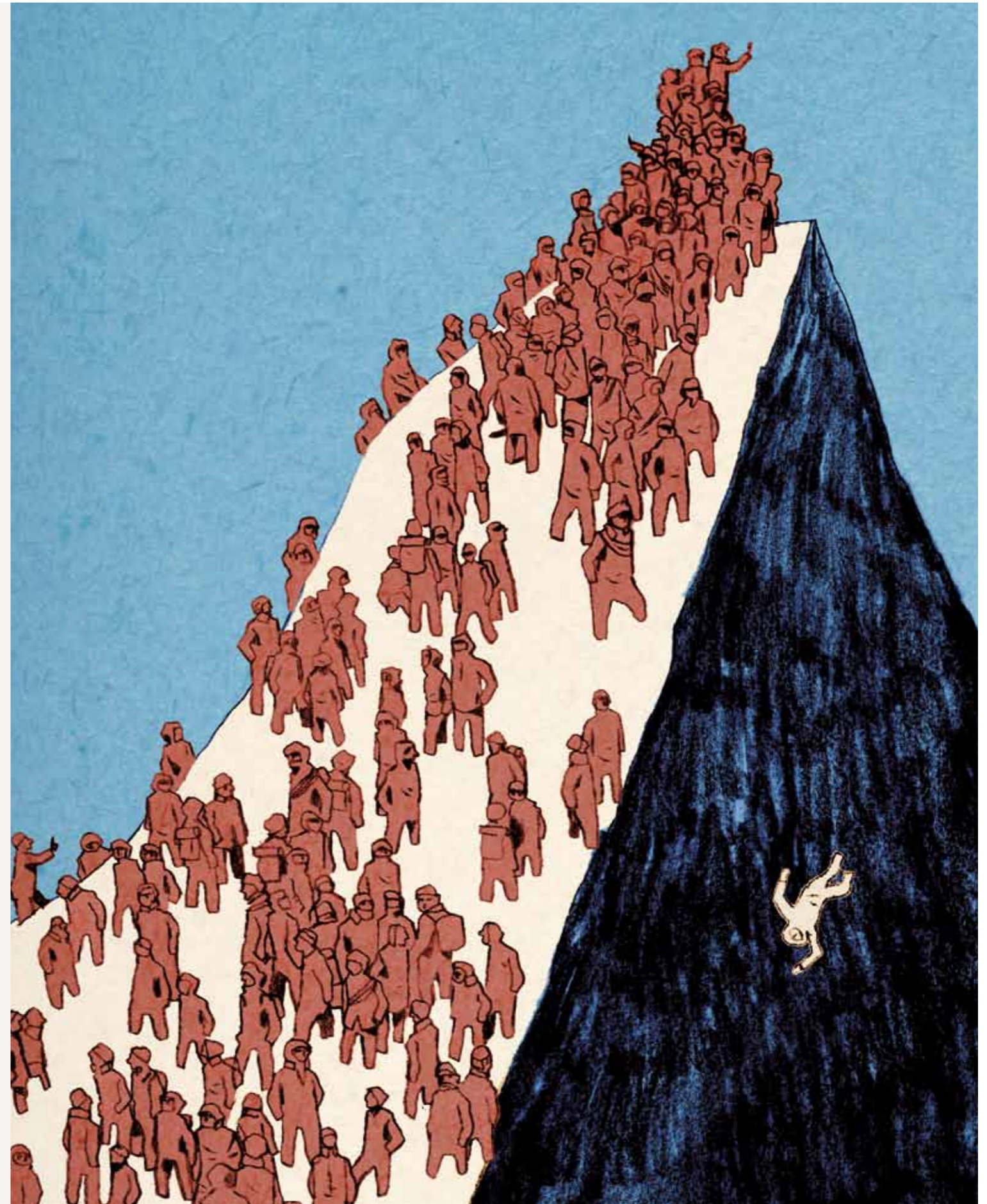
qu'elle peut survenir à l'identique dans le cadre du mythe suprême de la très haute altitude donne à réfléchir. À 8 800 m, on n'a cependant pas toute la journée pour s'arrêter sur le paradoxe !

SE DISTINGUER

Plus de 800 himalayistes en haut de l'Everest chaque année. Plus de 25 000 personnes en haut du mont Blanc, dont l'accès est désormais aussi réglementé. Des dizaines de milliers de pratiquants sur d'autres hauts lieux alpins de l'exploit personnel, sinon solitaire. Les foules alpines sont au Pré de Madame Carle et à Ailefroide – plus de 150 000 par an –, à La Bérarde – plus de 60 000 – et dans les refuges ou sur les courses auxquelles ils donnent accès. D'autres, dix ou cent fois plus nombreuses, s'agglutinent à Chamonix – 2,5 millions de visiteurs annuels –, font les cols en voiture, le pèlerinage du « plus haut village d'Europe » (Saint-Véran), ou se répandent l'été jusqu'à la saturation dans de très délicates hautes

vallées, comme la splendide haute Clarée, au-dessus de Névache.

Quoi de commun, direz-vous, entre la scène saisie en haut de l'Everest et ce qui se passe sur les principaux spots touristiques alpins ? On pensait les deux univers de pratiques montagnardes très éloignés et pour longtemps cloisonnés. Ils ne le sont plus tant que cela dans leur problématique. La distinction longtemps maintenue entre masses et élites s'efface de plus en plus vite. L'altitude y jouait le premier rôle : jusqu'à 2 000 m, les familles avec enfants, jusqu'à 3 000 les pratiquants occasionnels, jusqu'à 3 500 les amateurs entraînés... au-delà, les choses sérieuses commençaient, conduisant l'élite souvent hors des Alpes. Combinée à la nature du terrain – roche, neige, glace –, à la difficulté du cheminement et à la saison, cette gradation imparable permettait de distinguer les niveaux de l'engagement montagnard dans les Alpes et ailleurs, et à partir de là, la fréquentation et donc la pression sur les milieux. Mais voilà que l'élite se massifie et que les horizons s'ouvrent à tous. ■■■



LES ÉLITES SONT LES POISSONS-PILOTES DES FOULES: ILS DÉSIGNENT LES LIEUX, ET PARFOIS LES MOMENTS, OÙ IL FAUT AVOIR ÉTÉ. ILS AIMANT LES MASSES.

■ ■ ■ Les courses en montagne les plus prestigieuses qu'on pensait sélectives deviennent des produits de consommation courante. Pour les pimenter, on se croit obligé, semble-t-il, de mettre de l'incongru dans l'affaire. Cela donne les paris débiles dont la voie normale du mont Blanc est malheureusement le cadre. Dans le même temps, les ultra-trails sont pris d'assaut. Il faut parfois tirer au sort les heureux candidats à l'épuisement extrême. Certains concurrents de trails de masse les réalisent déguisés, pour rajouter à la difficulté et maintenir la distinction dans la foule des exploits devenus banals. Au final, pourquoi pas les « 8 000 m » pour tous, pourquoi pas les enfants en haut du mont Blanc ? Pourquoi l'étagement des pratiques alpines résisterait-il à nos désirs de distinction, à la fois élitistes et massivement vécus ? Dans les conversations de comptoir que sont celles des soirs de refuge, le débat entre pratique de masse et pratique d'élite dure depuis des générations. Il oppose les partisans d'une démocratisation de l'espace récréatif alpin et ceux de son maintien comme espace sauvage qui se mérite et dont l'accès doit rester difficile, sélectif. Qui n'a pas vécu cette soirée dans un refuge aussi bondé qu'une rame de métro en fin de journée, où les échanges s'enflamment à propos de l'invasion dont les Alpes sont l'objet ? Le paradoxe, c'est que c'est précisément la quête de distinction, voire de solitude, qui déploie les foules alpines là où on ne les imaginait pas. Dans les conditions contemporaines d'accès démultiplié aux endroits les plus difficiles des Alpes, et de la planète en général, et de diffusion

des pratiques sportives ou récréatives les concernant, les élites sont les poissons-pilotes des foules : ils désignent les lieux, et parfois les moments, où il faut avoir été. Ils aiment les masses.

SE RE-TROUVER

Certes, il y a encore de la place. À condition de s'éloigner des sentiers battus, on trouve encore le calme espéré et ce que beaucoup viennent chercher dans les Alpes, à savoir y être, un petit moment, seul au monde. À chacun sa parenthèse, son lieu ou son moment privilégiés. Les Alpes semblent un gisement inépuisable de ces expériences précieuses durant lesquelles les individus se retrouvent, quelques heures ou quelques jours, face au monde, sans médiation sociale. Seuls la haute mer et le désert proposent encore quelque chose de semblable. Et cependant, tout a changé. Le solitaire hyperconnecté peut s'entourer d'une foule virtuelle, numérique. Si bien que se sentir loin de tout, isolé, ne dépend plus tant de la présence ou de l'absence des autres que de la qualité de la couverture 4G – en attendant la suivante. À quand les topos de montagne indiquant les sommets couverts par un opérateur téléphonique, pour mieux goûter le moment de solitude avec toutes les connaissances de son réseau social préféré : « Allô, regarde et devine où je suis ? » Demain, la véritable aventure, ce ne sera peut-être plus tant celle de l'altitude, qui aura subi le même sort que la distance, que celle de l'impossibilité de la connexion.

En ce cas, la haute montagne pourrait encore prétendre être cet espace sauvage et distinctif qui fait rêver les foules, à condition de ne pas être numériquement desservie au même niveau que la ville. Dans laquelle on peut, par ailleurs, vérifier depuis longtemps que foule et solitude ne sont pas antinomiques.

La photo de Nirmal Purja est une interpellation qui va bien au-delà du cas emblématique de l'Everest. Elle parle, certes, du problème de l'empreinte humaine dans les espaces sauvages fragiles, et des limites à fixer à leur « mise en exploit », version élitaire de la mise en tourisme. Mais elle nous parle aussi de nous tous en général et de nos quêtes contemporaines, en montagne et ailleurs. La société des individus est celle du narcissisme de masse. Qu'il est difficile d'exister quand chacun est dans l'obligation d'en manifester la preuve tangible au regard des autres ! Il ne suffit plus d'être, ou d'avoir été, encore faut-il le faire savoir.

Les foules d'antan étaient des appartenances, des mouvements collectifs au sein desquels les individualités disparaissaient, se sublimaient dans un ensemble qui les dépassait de beaucoup, pour le meilleur ou pour le pire. Aujourd'hui, émancipation personnelle oblige, les foules résultent de l'agglutinement des désirs individuels de distinction, et la montagne en est un des cadres possibles, même si elle n'est heureusement pas que ça. Foules et solitudes s'entremêlent et chacun cherche là à se re-trouver, c'est-à-dire se trouver à nouveau. Des Alpes pour se re-trouver, seul et ensemble, soi-même et parmi les autres, voilà de quoi nous accorder.

Mais quand cet accord nous conduit tous aux mêmes endroits, aux mêmes moments pour les mêmes motifs, dans la saturation, il nous faut reconsidérer le sujet et prendre acte des limites qu'exige la géographie de nos désirs. ■

